

De Fauteuil en Déduction par George Langelaan

Tom Delon était notre voisin et il fut le premier à entrer chez nous quand Mary eut découvert le berceau vide de Tweeny. Tom avait les dents d'une blancheur extraordinaire; les dentistes eux-mêmes n'en revenaient pas et les acteurs de cinéma n'aimaient pas l'avoir autour d'eux, car, lorsqu'il souriait, les flashes des photographes de presse déviaient toujours dans sa direction. Dans la police de Los Angeles, Tom avait de loin les mains les plus petites. Il ne fallait pas s'y fier, et une oreille déchiquetée ajoutée à la longue cicatrice blanche qu'il avait sur la nuque en disaient long sur son courage; mais j'avais toujours l'impression en le voyant que ce n'était pas plus tard que l'année dernière que je le chassais de notre pelouse deux fois par jour. Il adorait y jouer aux Indiens ou aux cow-boys.

Le ton de Mary pour l'appeler l'avait fait courir. Il venait de finir son service de nuit, il avait les yeux encore rouges à cause de mauvais brouillard, qui est pire chaque année dans notre ville. Deux taches bleues au menton, là où une barbe aurait pu pousser s'il avait cessé de se raser pendant deux semaines. Mais il avait le teint frais et rose.

-- Tweeny ! Vous en êtes bien sûre, madame Palmer ? Il n'aurait pas pu... Non. Bon, alors, il n'y a pas de temps à perdre.

Il rejeta sa casquette en arrière -- une tête gonflée de boucles qu'il faisait couper court --, il saisit le téléphone et fit le numéro du commissariat principal. Mary resta près de lui, tremblante mais les yeux secs, pendant que Tom expliquait qu'un bébé avait été kidnappé.

-- Je reste avec vous jusqu'à l'arrivée de la brigade spéciale. Ils seront là dans un instant, madame Palmer. Grand-papa n'a rien entendu ? demanda-t-il en m'envoyant une tape sur l'épaule.

-- Non, répondit Mary. Il n'a pas bougé. D'ailleurs, il est très vieux, et il ne peut plus beaucoup remuer, alors il ne monte plus l'escalier. Il dort ici, en bas.

-- Mais ça ne vous empêche pas d'être toujours costaud, hein, Grand-papa ? dit Tom en me secouant dans mon fauteuil près du feu, au point que mon rhumatisme me fit grimacer.

Nous habitons un quartier de la ville qui était, comme on dit, résidentiel, jusqu'au moment où les gens se mirent à construire des palais horribles à Beverly Hills. Pourtant, à quelques centaines de mètres de Hollywood Boulevard, les maisons à poutres apparentes de notre rue étaient encore bien entretenues et les locataires mettaient leur point d'honneur à tailler et à conserver en bon état les pelouses en bordure de rue.

Je reniflais encore, pour essayer d'analyser une odeur vague, une odeur inhabituelle, quand les amis de Tom la chassèrent en ouvrant une demi-douzaine de fois les portes de devant et de derrière. Mais ils ne vinrent dans le living-room qu'après avoir visité l'étage et manœuvré d'autres fenêtres et d'autres portes. L'un d'eux souleva son chapeau très légèrement, juste assez pour gratter le dessus de son crâne rose.

-- Avez-vous une raison de soupçonner plus particulièrement quelqu'un, madame Palmer ? Avez-vous des ennemis ? Votre mari en a-t-il, à votre connaissance ? demanda le plus âgé des policiers, sans

cesser de marcher de long en large comme s'il faisait une battue.

-- Non, non, bien sûr.

-- Où est votre mari ? Quelle est sa profession ?

-- Il est officier dans la marine marchande et il est au Japon en ce moment.

-- Qui habite avec vous, madame Palmer ?

-- Yvonne, une petite domestique française qui n'est ici que depuis quelques semaines, ma mère, Tweeny, bien sûr, et ... Grand-papa qui est trop vieux et qui a trop de rhumatismes pour quitter son fauteuil.

-- Pourquoi pensez-vous que Tweeny a été kidnappé ?

-- Qu'est-ce que vous voulez qu'il lui soit arrivé d'autre, commissaire ? s'interposa la mère de Mary. Tweeny a sept mois seulement, c'est un enfant remarquable à beaucoup d'égards, mais absolument incapable de courir tout seul ou de s'envoler.

-- Vous êtes ?...

-- Ma mère, expliqua Mary.

-- Ou étiez-vous quand... ?

-- Écoutez, jeune homme, personne n'a jamais attrapé de coup de soleil dans cette maison, alors vous pouvez enlever votre chapeau.

-- Dites, écoutez un peu...

-- Je ne fais que ça, mais j'aimerais autant vous voir sans chapeau, à moins que vous ne cachiez un petit oiseau dessous ?

Le policier jeta son chapeau sur une chaise en grognant.

-- Où est votre française ? Nous devons lui parler.

-- Elle pleure sans arrêt et elle ne parle que quelques mots d'anglais.

-- Dan, va lui sécher les yeux, tu t'entends à ça. Et fais-la pleurer encore un peu plus en lui parlant français, ordonna le plus petit des policiers qui, d'ailleurs, avaient tous enlevé leurs chapeaux. Et dites-moi maintenant, madame Palmer, ce qu'un ravisseur pourrait espérer tirer de vous, si vous en avez la moindre idée ?

-- Il y a deux possibilités, répondit Mary sur un ton calme. Ils ont peut-être un acheteur pour un bébé de l'âge du mien... Il paraît que ça se pratique beaucoup ces temps-ci. Et par ailleurs, nous avons hérité de pas mal d'argent d'un oncle de La Nouvelle-Orléans.

-- Et qui est au courant de ça ?

-- Pour commencer, tous les lecteurs de La Gazette. Ils ont fait tout un article et ils ont aussi publié une photo de Mary tenant Tweeny dans ses bras, dit la mère de Mary.

-- Bon. Si c'est une rançon qu'ils veulent, ils ne vont pas tarder à faire parler d'eux. Je vais brancher votre téléphone sur la table d'écoute, dit-il en prenant l'appareil et en composant un numéro.

-- Il donna ses instructions et raccrocha au moment où son collègue descendait l'escalier.

-- Alors ?

-- Elle dit que dans son pays on amènerait tout de suite des chiens policiers.

-- Et est-ce qu'elle t'a aussi expliqué comment fonctionne la guillotine ? cria le détective.

Bon, demande les chiens, on ne sait jamais.

Les deux hommes aidèrent la mère de Mary à trier des photos de Tweeny, et à ce moment, le docteur Brendon traversa notre pelouse en courant et entra en coup de vent dans la pièce.

-- Qui êtes-vous ? demanda le commissaire en se levant.
-- Qui..... qui êtes-vous ? bégaya le docteur Brendon.
-- Des inspecteurs de police, docteur, expliqua Mary. Une chose affreuse est arrivée.
-- C'est vrai alors ?
-- Silence ! cria le détective. Et maintenant, qui êtes-vous ?
-- Le docteur Brendon, notre voisin, dit la mère de Mary. C'est notre dentiste et... d'ailleurs Tom le connaît, n'est-ce-pas , Tom ?
-- Laissez parler monsieur, s'il vous plaît . Dites-nous ce que vous savez, docteur.
-- Pour Tweeny... Je viens de recevoir un coup de téléphone.
-- De qui ? À quel sujet ? cria le détective.
-- Jeje ne sais pas de qui il émanait. Une femme m'a dit que Tweeny était sain et sauf et que je devais venir vous dire que vous recevriez des instructions concernant la somme à payer et comment faire pour la payer...
-- Docteur...qui était-ce ? dit Mary en pleurant. Oh! mon bébé!
-- Et pourquoi vous a-t-on téléphoné à vous ? demanda le détective.
-- Je n'en ai aucune idée... Peut-être que les ravisseurs savaient que vous étiez déjà arrivés.
-- Et ils se servaient de vous comme intermédiaire ? Hum ! ... Quel est votre numéro de téléphone, docteur ? Nous allons le faire surveiller.
-- Et ne plus entendre parler de rien ! Non, non... Nous avons sûrement eu tort de vous faire appeler, dit Mary, au bord de la crise des nerfs. Docteur Brendon, répondez que je suis prête à donner à tout ce que je possède, mais qu'ils ne doivent pas faire de mal à mon bébé.
-- La dame n'a pas dit si elle me rappellerait... Oh ! que dois-je faire ? demanda-t-il au détective.
-- Donnez-moi votre numéro de téléphone.

Une minute plus tard, il parlait avec un ingénieur des Postes.

-- D'où venait l'appel ? demanda-t-il en regardant par-dessus son épaule.
-- Aucune idée... Non.
-- Et à quelle heure dites-vous qu'on vous a appelé ?
-- Il y a cinq minutes environ, je pense. Je suis venu aussitôt.

Le détective dit quelque chose, attendit un moment et raccrocha.

-- C'est bizarre, dit-il dans sa barbe, tout en remettant dans sa poche un cigare et des allumettes à la vue du regard furieux que lui décochait la mère de Mary, c'est bizarre, ils disent que personne ne vous a appelé ce matin.
-- Qui dit cela ? Comment peuvent-ils le savoir ? J'ai l'automatique.
-- Oui, je sais cela, dit le détective d'un ton rêveur.
-- Et s'ils me téléphonent encore, ou s'ils me contactent autrement, que devrai-je faire ?
-- Prendre le message.
-- Mais comment saurons-nous si nous sommes en contact avec les vrais ravisseurs ?

"Quel imbécile ! pensai-je en lui jetant un coup d'œil. On n'a pas d'idée de s'intéresser à des détails pareils". Il ne m'avait même pas regardé en entrant, mais cela ne m'avait pas surpris. Le docteur ne m'avait jamais aimé pour des raisons que j'ignorais... peut-être savait-il qu'il n'avait aucun espoir de me refiler un dentier ?

- Faites-leur confiance pour cela. Ils ne manqueront pas d'idées.
- Vous ne croyez pas que je ferais mieux de leur demander de prouver qu'ils ont vraiment l'enfant de Madame Palmer ?
- C'est ça, demandez-leur ce qui vous plaira, dit le détective agacé en jetant un coup d'oeil par la fenêtre.
- Quelque chose qui vous permette d'identifier l'enfant, madame Palmer, poursuit le dentiste. Une de ses chaussettes, ou... une de ses chaussures, par exemple ? Quel est votre avis, madame Palmer ?

Une voiture descendit la rue, fit un brusque crochet et entra à toute allure dans notre allée, sur le côté de la maison.

-- Voilà les chiens, dit l'agent.

Il n'y avait qu'un seul chien, mais c'était une bête magnifique. Un énorme berger allemand, suivi d'un petit homme trapu aux cheveux gris qui tenait le chien en laisse. Il me fit un sourire quand le chien vint jusqu'à moi en remuant la queue. "Viens ici, Chuck!" dit-il en se mettant de l'autre côté de la table. Le chien obéit comme à regret.

La même odeur vague flottait dans la pièce, la même odeur étrange que j'avais remarquée tout à l'heure. Le docteur Brendon était venu au milieu de la pièce, du côté de la table où j'étais, et je ris en moi-même à la pensée qu'il avait sans doute peur de Chuck... et brusquement je compris la vérité ! Non seulement je reconnus l'odeur, mais je compris aussi pourquoi il avait parlé de la chaussure de Tweeny. Et cet imbécile de chien policier restait là, assis sur son derrière, les yeux fixés sur moi et la queue agitée de frémissements de sympathie ! Il n'y avait pas de temps à perdre. Mary était partie chercher à l'étage une couverture du lit de Tweeny pour la faire flairer au chien, et je me doutai que le dentiste n'allait plus s'attarder beaucoup. Je n'avais pas le choix. Rhumatisme ou pas, je devais agir vite, sans hésitation et avec précision. Je ne pouvais pas me permettre de manquer mon geste. Je savais que la douleur serait insupportable, mais il fallait bien y passer.

Je contractai mes mâchoires, me raidis pour agir, et la douleur me fit grimacer. Je n'avais pas à aller loin, mais la question n'était pas d'y aller, c'était de ne pas lâcher prise une fois que je tiendrais ma capture. Je sentis mes poils se hérissier sur ma nuque. Mon cœur battait beaucoup trop vite quand je me détendis pour sauter.

-- Grand-papa, lâche-le ! cria Mary tandis que Brendon se retournait et essayait d'arracher sa veste à mes mâchoires.

-- Hé ! dites à votre chien de me lâcher ! cria-t-il en tirant désespérément sur sa veste.

Mais je la tenais entre mes dents. Je la sentais bien. Quoi qu'il arrive, je tiendrais le coup jusqu'à ce que la poche se déchire.

Je poussai un grognement quand il me frappa sur la tête, mais ce fut sa perte, car la seconde fois qu'il me frappa en m'envoyant valser à travers la pièce, Chuck sauta sur ses pattes avec un grognement sourd et, avant que son maître n'ait eu le temps de la rappeler, il avait attrapé le poignet de Brendon et nous l'avions coincé tous les deux entre la table et le fauteuil. À vrai dire, c'est Chuck qui connaissait tous les

trucs pour le faire tomber. Il s'allongea par terre et roula sur moi, mais je n'avais toujours pas lâché sa poche et son contenu.

Je ne pouvais évidemment rien faire d'autre que de grogner et tenir bon, en tirant de toutes mes forces, grimaçant quand mon cou se tordait, espérant envers et contre tout que la poche allait céder. Je commençais à faiblir quand le policier vint à mon aide.

-- Qu'est-ce qu'il y a dans cette poche, docteur ? demanda-t-il et, aussitôt, je sus que je pouvais lâcher.

-- Mais... rien... dit Brendon, tremblant de tous ses membres.

-- Voyons un peu, dit l'agent.

Il plongea la main dans la poche et en ressortit la chaussure de Tweeny.

En un éclair, Tom avait tiré son revolver et l'avait appliqué dans le dos de Brendon.

-- Vite ! Ou est Tweeny ?

-- Ne... l'arrière de...

-- Où ?

-- ...l'arrière de ma voiture.

-- Range ton revolver et va voir, dit le détective, mais Tom avait déjà fait la moitié du chemin.

Il fallut quelque temps avant que les deux autres docteurs ne parviennent à réveiller Tweeny. Alors seulement, Mary et sa mère descendirent me cajoler et pleurer avec moi. Mes pauvres muscles me faisaient mal de partout. Je fus obligé de gémir lamentablement pour qu'elles me laissent aller.

D'ailleurs, elles avaient une odeur forte qui me rendait malade, la même odeur que j'avais remarquée ce matin et à nouveau quand elle flottait autour du docteur Brendon. Tweeny, lui, en était comme imbibé. Il en puait ! Elle resta dans la maison quelques jours. Je compris plus tard que c'était l'odeur qui avait endormi Tweeny.

-- Grand-papa, mon bon chien, mon merveilleux chien, dit Mary en sanglotant, penchée sur moi.

Il y avait un coussin très moelleux sur une chaise près du piano, un grand coussin de satin jaune... "On peut toujours essayer", pensai-je. Je descendis de mon fauteuil avec précaution, car mes pattes me font très mal dès que je commence à marcher, j'allai jusqu'à la porte de la pièce voisine et je grattai. Mary l'ouvrit aussitôt, évidemment. Son état d'esprit l'inclinait à ouvrir n'importe quoi ce jour-là. Je lui jetai un coup d'œil triste en mettant dans mon œil droit le maximum de détresse (je dois vous dire que je suis borgne), je me dirigeai vers la chaise sur laquelle se trouve ce coussin et je tirai dessus avec une très grande délicatesse.

-- Grand-papa, tu voudrais bien avoir le beau coussin de maman, hein ? Brave vieux coquin de chien ! dit-elle en sanglotant.

Je la suivis en remuant doucement ma queue, doucement, car même ce geste m'est pénible. Elle prit le coussin, le posa sur le grand fauteuil près du feu et m'aida à y monter.